
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 10 h 21

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

12 juin 1998

Festival Danse Canada

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Vendredi 12 juin 1998

Le Devoir • p. B10 • 441 mots

Festival Danse Canada

Le monde selon Su-Feh

Martin, Andrée

Gecko Eats Fly
Chorégraphie: Lee Su-Feh.
Musique: Michael Maguire. Interprètes:
Delia Brett, Susan Elliott, Tonja
Livingstone, Dean Makarenko, Tristan
Rehner. Au Studio du Centre

national des arts d'Ottawa le 9 juin
dernier.

Lee Su-Feh n'opte pas pour la facilité.
Ni dans ses créations, ni pour le
spectateur qu'elle convie. Par là, elle
conserve, voire protège l'intégrité de son
travail, et confirme du même coup une
identité chorégraphique solide, où
l'économie de gestes et le déploiement
significatif d'énergie constituent les
données de base de chacune de ses
oeuvres. *Gecko Eats Fly*, avec lequel
elle remportait récemment le prix
d'auteur du Conseil général de la Seine-
Saint-Denis en France, entre tout à fait
dans cette ligne de pensée et d'action.

Sévère, mais en même temps remplie
d'une poésie proprement
contemporaine, cette oeuvre aux allures
de délire contrôlé joue sur l'opposition
entre une surcharge sonore et une
épuration chorégraphique presque
totale. Même si on ne peut mettre en
doute l'intérêt du travail de Su-Feh dans
cette pièce aussi formelle
qu'essoufflante à regarder, on doit
s'interroger sur la valeur et la force de
son langage chorégraphique, minimal et

Spiral Eye Productions

Susan Elliott et Tonja Livingstone dans
Gecko Eats Fly

linéaire. En effet, la musique de Michael
Maguire, totalement folle,
irrévérencieuse et touffue, tient presque
à elle seule le spectacle et la scène, et
donne le ton comme le sens à l'ensemble
de la danse. Sans elle, sans la poésie
étrange qu'elle propose, on est en droit
de se demander ce qu'il resterait
véritablement de cette pièce. Toutefois,
le mariage entre l'environnement sonore
et chorégraphique demeure
incontestablement réussi et confère un
je-ne-sais-quoi de dérangent et
d'éclectique à l'ensemble du spectacle.
De plus, et c'est une des dimensions les
plus intéressantes ici, cette oeuvre
déroutante par l'aspect souterrain, tribal
et futuriste qu'elle met en scène rappelle
les univers singuliers du bédéiste Enki
Bilal, mais en moins glauque cependant.

Manque d'identité

Tandis que Lee Su-Feh dérangeait son
public par sa manière d'oser l'austérité,
le Groupe de la place Royale,
compagnie contemporaine installée à
Ottawa et présentée mercredi dernier au
Studio du Centre national des arts,
n'avait pas de quoi décoiffer personne.
Pour son passage au festival, la
compagnie avait opté pour un

© 1998 Le Devoir. Tous droits réservés. Le
présent document est protégé par les lois et
conventions internationales sur le droit d'auteur et
son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de
visualisation personnelle et temporaire.
news-19980612-LE-077

programme double, *Intimate Animus* d'Yvonne Coutts et *Wood* de Kim Frank. Malgré toute la bonne volonté de ces deux artistes à l'itinéraire fort différent - Coutts a passé une partie de sa carrière au Groupe de la place Royale tandis que Frank, d'origine montréalaise, partage son temps entre Toronto et Moscou -, l'une et l'autre ne sont pas parvenues à nous transporter.

Il demeure difficile de percevoir dans ces deux oeuvres une identité artistique et chorégraphique particulière, ce qui n'était rien pour captiver notre attention et séduire notre regard de spectateur. Il est même dommage, dans le cas d'*Intimate Animus* d'Yvonne Coutts, que cette dernière ne s'en soit pas tenue à son idée de départ, soit ce personnage en jaune, Little Yellow Suzie, qui remplissait tout l'espace d'un prologue. Elle avait là, avec cette femme excentrique semblant sortie tout droit d'une photographie de Guy Bourdin, une matière en or pour créer une oeuvre drôle et ironique. Malheureusement, l'artiste quitte trop tôt ce personnage attachant et fantaisiste, qui nous parle de la couleur jaune comme d'autres parlent de leur chat, et n'y revient pratiquement plus tout au long du reste de la pièce. Ce choix crée un fossé un peu dramatique entre les deux parties, un saut-de-loup dont la danse, plus banale, de la seconde partie ne parvient pas à combler.